

sincèrement que son départ prive la Chambre d'un orateur, d'un homme de jugement et d'un légiste. Pourquoi est-il parti—voilà la question? Était-il satisfait des œuvres du ministère, de sa manière d'agir? Eh bien, j'ai tiré la conclusion qu'il ne l'était pas; que, à ses yeux, les choses allaient trop lentement et que le ministère était arriéré. Il a voulu protester par son départ et permettre aux électeurs de Kingston de dire ce qu'ils pensent du présent Gouvernement.

M. EDWARDS: L'honorable député fonde-t-il cette conclusion sur quelque observation tombée des lèvres de l'ex-représentant de Kingston?

M. McKENZIE: Mon honorable ami peut m'en croire, je n'ai lu ni entendu la moindre observation que l'ex-député de Kingston aurait faite dans un sens ou dans l'autre. Depuis qu'il a remis son mandat, il est d'un mutisme on ne peut plus prudent; et je l'en félicite, parce que s'il est une chose...

M. EDWARDS: N'a-t-il pas donné de raison, allégué certains motifs.

M. McKENZIE: Il peut bien avoir donné quelque raison, mais je lis assez peu de journaux: le "Mail and Empire"...

Un DEPUTE: Le "Globe".

M. McKENZIE: ... et le "Toronto Times" sont à peu près les seuls que je lise. Volumineux et intéressants, ils prennent tout ce que je puis consacrer de temps à la lecture. Je n'y ai relevé aucune déclaration émanant de notre excellent ami et ex-collègue de Kingston. Quand on voit se rompre les relations étroites et la douce intimité qui existaient entre le Gouvernement et cet honorable député et que celui-ci refuse de rester plus longtemps au bercail, nous avons le droit, étant les juges, de tirer certaines conclusions des faits. Si l'honorable député était capable de venir en aide au Gouvernement soit en disant un simple mot, soit en énonçant une seule raison, il le ferait, j'en suis sûr; mais comme il ne le pouvait pas, il s'est tu, et je considère qu'il fit bien; car j'ai peu d'estime pour qui s'emploie à dénigrer le parti dont il se sépare. A celui-là, j'applique invariablement le proverbe: "A chaque oiseau son nid est beau". Et quand on voit quelque'un cherchant à souiller le nid qu'il s'est fait, il mérite qu'on ne s'en occupe pas et qu'on s'en remette à la masse populaire du soin de juger le Gouvernement.

L'hon. sir SAM HUGHES: Si M. Nickle venait à briguer de nouveau les suffrages à

[M. McKenzie.]

Kingston, le chef de l'opposition irait-il lui prêter son appui?

M. McKENZIE: Il se trouve que je ne suis ni soldat ni marin, et, je le crains bien, je n'aurais pas d'autre qualité pour aller voter dans cette circonscription-là.

J'ai bon espoir que nous réussirons à déterminer le Gouvernement à accomplir quelques-unes des choses que réclame absolument l'intérêt bien entendu du pays. Il faut espérer que le premier ministre comblera les vides. La tâche l'embarrasse, je le sais, vu qu'il faut compter avec l'élément unioniste et l'élément tory, et que ces deux groupes se disputent invariablement tout poste qui devient vacant. Il n'aura de repos, j'imagine, que le jour où il aura rempli les vacances; mais la nation compte qu'il aura assez de courage pour les remplir, ces vacances, et pour obtenir que le Gouvernement fasse autre chose qu'user de subterfuges dans l'espoir de se maintenir aux affaires. Ces choses, j'aime à croire qu'on s'en occupera et que les divers éléments qui entrent dans notre vie nationale pourront dire des ministres actuellement chargés de l'accomplissement de ces choses—ils ne le seront plus longtemps—qu'aux derniers jours de leur administration rien ne leur seyait mieux que de s'en aller, et qu'à la dernière heure ils ont tenté un suprême effort en vue de l'amélioration des affaires de la nation.

Le très hon. sir ROBERT BORDEN (premier ministre): Monsieur l'Orateur, c'est de tout cœur que je me joins à l'honorable chef de l'opposition pour féliciter les deux parrains de l'adresse, qui se sont acquittés avec honneur et dans les termes les plus heureux de la tâche importante qui leur avait été assignée.

Pour ce qui est de la visite de Son Altesse royale le prince de Galles, je veux joindre ma voix à celle des deux parrains de l'adresse ainsi qu'à celle de l'honorable leader de la gauche. En plus d'une circonstance j'ai eu le devoir et l'honneur de souhaiter la bienvenue à Son Altesse royale au nom du peuple canadien. A cet accueil s'est mêlée une note d'affection et d'estime personnelle complètement étrangère à la très haute position que Son Altesse royale occupe à titre d'héritier de la couronne. Par tout, ce fut la plus vive manifestation d'affection, d'admiration et, qui plus est, de camaraderie. J'ai la conviction que les liens étroits par lesquels le prince s'est uni à la population canadienne ne se briseront jamais.

Il n'est pas utile que je consacre beaucoup de temps à répondre au discours à la fois